

## LES PENSÉES, LIVRE UNIQUE

par Jean GUITTON

La destinée de Pascal fut interrompue presque toujours. Pascal, qui devait avoir tant de postérité, « n'a jamais eu le temps ». Se sentant voué à une courte carrière, contraint à la hâte, il se fit très tôt une méthode accordée à son génie, pour obtenir beaucoup avec peu, le maximum avec le minimum : ainsi, dans le style, par l'usage conjoint de la densité et de bien des lacunes. Puisse cet exemple m'aider à vous soumettre une hypothèse paradoxale concernant ce livre des *Pensées*, dont voici l'exemplaire dans la petite édition vert-pâle de Léon Brunschvicg, qui ne m'a guère quitté depuis 1916 (comme elle n'avait jamais quitté François Mauriac, et tant d'autres avec nous).

Cette hypothèse pourrait se traduire en cet axiome insolent, que je me propose de démontrer : les *Pensées* sont peut-être le plus beau livre du monde, — le seul en tous les cas qui puisse dans une grande épreuve, dans une solitude, remplacer les autres ouvrages de l'esprit.

Mallarmé affirmait que la finalité dernière de l'histoire est d'enfanter un beau livre. Tout auteur, tout poète n'a-t-il pas le désir de se survivre par un seul livre ? Et l'œuvre de l'Esprit dans l'histoire du salut n'a-t-elle pas abouti à un livre, à un seul livre : la Bible, le livre ?

Mais quels sont les critères qui définissent la beauté d'un livre, sa nécessité sublime ? Ces critères, je les chercherai précisément dans Pascal. Car il est rare qu'un écrivain parfait, soucieux d'être compris, n'ait pas indiqué dans les marges ses paramètres, son idéal, le roseau d'or avec lequel il voudrait que la postérité le juge et le mesure. Je songe au fragment des *Pensées* sur les trois ordres de grandeur, où je vois la règle souveraine pour peser les mérites de toute existence et de toute pensée.

Or donc, le premier caractère que doit présenter une œuvre de l'esprit, c'est d'exceller dans la grandeur du premier ordre, qui est la grandeur de chair.

S'il s'agit d'un texte littéraire, la chair désigne le frisson sensible, par lequel nous captions une première image, le premier souffle annonciateur de la vérité ou de la beauté. Plus que tout autre philosophe, plus que tout autre théologien (si l'on excepte

Saint Augustin), Pascal a désiré émouvoir en nous la « chair », y chercher un appui, une complicité. Il a voulu, comme il disait *agréer* ; et il savait avant Keats qu'il s'agit pour cela de surprendre par un excès qui soit fin : *a fine excess*. Les fragments que nous avons dans les mains nous proposent tous les genres de surprise : l'éloquence du discours, la prosopopée, l'interpellation, le dialogue, l'antithèse, le cri et cette beauté d'omission qui rend le reste sonore : les silences, le suspens. Pascal avait le projet de toucher toutes nos orgues, et d'atteindre par les mots « un marchand, disait-il, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades ».

Et ce dessein, comme Edgard Poë ou Paul Valéry, il le poursuit non par l'inspiration, mais par le calcul mathématique de l'effet.

Sans être proprement écrivain, pensant comme Montaigne qu'un noble esprit ne doit pas signer ses livres, il inventa en « mécanicien », plusieurs styles, toujours frappés au sceau de Pascal, comme les pièces de monnaie portent l'effigie d'Alexandre ou d'Auguste. De ce point de vue les *Pensées* sont comme les *Caractères* et d'une manière moins artisanale un exercice où tous les genres reçoivent des modèles, où surtout sont évitées les jointures, les transitions, l'addition d'une matière conjonctive qui rendent nos œuvres pesantes pour ne laisser paraître que des fragments liés par affinité comme des corstellotrons. Telle est dans son principe la beauté charnelle de ces *Pensées* si peu pensive, le par quoi elles nous ébranlent encore. Je dirai bientôt que cette « chair » des *Pensées* en une chair surprise, immobilisée et qui a la beauté de la mort, ou plus exactement une « chair » saisie à son moment de décomposition, ce qui est une source de beauté automnale : nous le voyons, ce soir de novembre, dans le jardin du Luxembourg, que Pascal en venant ici, a dû souvent traverser.

Considérons maintenant la grandeur d'*esprit*.

Il est clair que Pascal préparant son *Logos* sur le Christ, comme un Testament, utilise toutes ses ressources ; je veux dire (et c'est un exemple presque unique) tout ce que peut transposer un homme de lettres des méthodes et des inventions faites par un génie scientifique. S'il est vrai qu'au-delà de l'intelligence et de l'intuition, l'*esprit*, le souffle est en nous la faculté suprême, celle de la synthèse, issue du souffle créateur, Pascal se doit d'intégrer dans cette *Apologie* toutes ses expériences de géomètre, de savant, de dialecticien, nous dirions aujourd'hui, d'ontologiste,

de phénoménologue, de spécialiste des structures et de science humaine. Vraiment cet être de feu fait feu de tout bois.

On pourrait prendre bien des exemples : montrer que les découvertes faites par Montaigne et dans son propre cœur sur les contrariétés de notre nature, il les ramasse toutes ; que, ses lectures sur la Bible, il en donne l'essence ; que la théologie de Port-Royal, il la réduit à ses axiomes ; que toutes les expériences de sa jeunesse, de ses découvertes, de ses conversions, elles sont là ; et ses colloques secrets avec Jésus, ses illuminations, ses déréllections aussi.

Mais je veux aller à plus difficile, peut-être à plus substantiel, et faire entendre que l'essence de son intuition scientifique est présente dans les *Pensées*. Je songe à ses découvertes sur l'équilibre des liqueurs, sur l'union des contraires, sur la convergence des probables, sur les relations du fini et de l'infini, sur la dichotomie et sur l'affinité de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, sur le point qui remplit tout — ces vues de géomètre informent les *Pensées* et composent leur secrète architecture. Il faut aller plus loin et dire que les *Pensées* sont animées par un *Novum Organon*, une logique inédite et féconde, qui n'est pas celle d'Aristote, qui n'est pas davantage celle de Hegel. La dialectique polyvalente de Pascal n'est pas gouvernée par un système triadique ou ternaire : elle s'inspire d'une logique plus concrète et plus souple issue du calcul des probables, de la convergence des inductions et si j'ose dire, d'une cybernétique du discontinu. De ce point de vue, cette logique est en accord avec les inventions de la physique et de la biologie contemporaines : la modernité de Pascal semble croître, à mesure que la science progresse et qu'elle redécouvre l'ordre sous le hasard.

Je pourrais donner d'autres exemples de ces métaphores secrètes, de ces transpositions faites par Pascal de ses expériences géométriques, philosophiques, psychologiques. Qu'il me suffise de remarquer que *la pensée* est en nous le pouvoir non pas de s'égaliser à la totalité de l'être, chose impossible, mais de s'élever vers le mystère de l'être en ouvrant des voies et des perspectives, comme, lorsqu'on monte sur le Puy-de-Dôme et qu'à chaque arrêt, on voit Clermont sous un angle différent. Quel est le livre des hommes qui mérite davantage ce titre qu'on lui a donné par hasard : les *Pensées* ? A vrai dire, il eût mieux valu dire plus simplement LA PENSEE, songeant à la Sagesse créatrice et à la méthode divine pour créer des mondes : « *et um sit una omnia potest ; et in se manens omnia innovat* ». Je songe ici à cet essai

sur les coniques que Pascal composa à seize ans. Vous savez qu'en coupant le cône de diverses façons, il obtenait à chaque section une parabole, une hyperbole, une ellipse, un cercle, un point. Ainsi on peut comprendre comment une Simplicité se laisse imiter et participer, comment Dieu engendre les cosmos et les mondes et précipite hors de lui des personnes, des destinées.

Telle est dans ce livre la grandeur d'esprit. Mais l'originalité n'est pas là. C'est un livre qui a fait souffrir celui qui l'écrivait : non pas, comme il arrive à tout auteur, par le travail de la conception, de la composition ou du style puisque Pascal ajournait l'écriture définitive, mais par ce travail de l'âme sur elle-même qui est le plus difficile : Pascal priait avant d'écrire. Pascal s'humiliait : il ne lui suffisait pas de plaire, ni même de convaincre, mais il voulait transformer la conduite de son lecteur, le convertir au vrai christianisme, qui enveloppe le sacrifice de soi.

Ici la conception qu'avait Pascal sur la relation de la nature et de la grâce, de la liberté et de la prédestination, cet autre nom de la liberté divine, lui imposait une condition inhumaine, inouïe, impossible presque. Car il ne pouvait s'agir pour Pascal d'obtenir la foi par un procédé, un charme, voire un *pari*. Il ne s'agissait même pas de convaincre, ce qui eût été vaincre humainement, à la manière de Pélage, ou de ceux qu'il appelait « les jésuites ». Il fallait créer une sorte de vive aspiration où la grâce pouvait intervenir par ses voies souveraines.

Et c'est pourquoi avec tous les saints, et en un certain sens plus logiquement, Pascal se mettait à genoux avant d'écrire, s'offrant par l'humiliation à l'inspiration. Et il aurait volontiers réduit ses papiers en poussière, effacé jusqu'au nom de Pascal pour que la conversion soit de Dieu seul, Pascal étant *anéanti*, comme le sont dans le calcul infinitésimal qu'il inventa avant Leibniz les quantités finies et provisoires.

Ainsi, si je me suis fait entendre, il y avait chez Pascal un effort de poïétique, comme eût dit Paul Valéry, pour composer une fusée à trois étages, poétique, noétique, pneumatique, — la beauté sensible de la prose étant subordonnée à la force de frappe de la pensée, — et la pensée s'anéantissant devant l'amour de Dieu, qui seul sauve —, sans oublier jamais que notre recherche et notre effort sont des effets de cet Amour éternel qui nous prévient avant de nous combler. Elle est bien pascalienne cette pensée d'Emile Boutroux commentant Pascal : « Nous ne pouvons cesser de nous vouloir nous-même que si Dieu condescend à se vouloir en nous ».

Mais alors on est conduit à se poser le problème ultime.

Une telle machine psychique destinée à exciter la pensée, à remuer le vouloir, à secouer l'indifférence, à humilier, agenouiller, convertir enfin, c'est-à-dire à sauver éternellement un fils d'Adam devenu frère de Jésus, « cette machine à faire un dieu », selon la définition que Bergson donnait du devenir, cette mécanique calculée par le géomètre chrétien, était-elle réalisable, humainement possible ? Madame Périer, Gilberte, a écrit avec la charmante naïveté d'une sœur : « On ne peut penser à cet ouvrage sans une affliction très sensible de voir que *la plus belle chose* et la plus utile peut-être dans le siècle où nous sommes, n'ait pas été achevée... Quoi qu'il en soit, Dieu a voulu faire voir par l'échantillon de quoi mon frère était capable ».

Sainte-Beuve disait que Pascal, admirable écrivain lorsqu'il achève, est plus admirable quand il est interrompu. Ce qui revient à dire (et sans doute est-ce vrai ?) qu'un grand écrivain doit s'ignorer lui-même, et qu'il s'égaré lorsqu'il veut parfaire alors que c'est son imparfait qu'on implore. Si Maine de Biran avait écrit le *Traité de l'Homme* qui le désespérait, si Charles du Bos avait pu composer, ils ne nous séduiraient pas. Si Pascal avait achevé *l'Apologie*, nous ne la lirions pas.

Mais je désire aller plus loin encore, et situer l'œuvre de Pascal dans l'œuvre de Dieu sur Pascal, c'est-à-dire dans sa prédestination. Pascal me pardonnera de dire (dans cette chapelle où il a prié, communié) que l'Auteur final de ces *Pensées* est celui qui n'en a pas permis l'achèvement.

Le projet de Pascal était impossible à l'homme, condamné à l'échec ; ce que Pascal sentait confusément, puisqu'il hésitait entre plusieurs plans incompatibles, et nous, ses éditeurs, de même.

Ce projet impossible ne pouvait réussir que par abandon de soi, ou plutôt, par une interruption prématurée, une catastrophe antécédente, qui aurait le désespoir, ou la mort, pour condition.

Oui, pour réussir il fallait ajouter aux conditions posées par le calcul, une condition suprême, une condition fatale. Il fallait obtenir une mort prématurée, un rapt, une explosion qui ne laisserait subsister que des poussières désordonnées et radieuses, des retombées phosphorescentes. Ce sont ces « *Pensées* de Pascal », éditées sans Pascal après sa mort, et dont nous célébrons ce soir le troisième centenaire.

Au reste, si nous voulions réfléchir sur nos propres vies et sur leur mystère d'inachèvement (si sensible en ce mois des morts), nous serions amenés à observer qu'elles sont interrompues comme le fut la pensée de Pascal et que ce que nous appelons nos œuvres ou même nos affections et nos pensées, ce sont des symboles et des poussières de nous-mêmes : nous mourons inachevés, interrompus et sans avoir pu dire le principal.

A la prière, à l'humilité de ce génie d'excellence, il fut donné par grâce cette beauté gratuite de l'inachèvement dont ce livre des *Pensées* témoigne. Nous nous promenons, comme en un clair de lune solennel, parmi les ruines de Pascal, éblouis par ces constellations, enveloppés d'un silence infini.

Et je voudrai ajouter à cet axiome paradoxal selon lequel ce livre serait le plus beau des livres, un axiome plus paradoxal encore : il n'en paraîtra plus dans notre ère chrétienne, dans notre culture, de semblable.

Si vous considérez qu'aucune synthèse totale n'était possible avant l'avènement de la Science moderne et que la seule synthèse désirable et vraiment synthétique, est d'unir l'esprit de christianisme sur l'esprit des sciences ; si vous observez combien est improbable la coïncidence du génie scientifique avec le génie mystique ; et qu'après Leibniz ou Hegel, personne ne pourra plus embrasser à lui seul par la pensée ce qui est l'objet propre de la pensée, à savoir : le TOUT ; et si, d'autre part, vous vous souvenez qu'un livre doit être court pour pouvoir reposer tout entier dans la mémoire et le comparer silencieusement lui-même à lui-même ; que le livre idéal serait celui qui, comme la Bible, n'a ni commencement ni fin, parce que chaque parcelle est une hostie consacrée ; qu'enfin ce livre devrait être accessible à tous les esprits, à tous les âges et toutes les étapes de l'existence, comment espérer le retour d'un hasard pareil ?

Il se peut que la chaîne devenue fragile de la tradition s'interrompe et que l'humanité reparte à partir de presque rien. Mais si dans ce désert le petit livre des *Pensées* était préservé, l'humanité pourrait repartir.